



**HAL**  
open science

# Grande et petite mythologies : le centaure au miroir du Grand Siècle

Bernard Teyssandier

► **To cite this version:**

Bernard Teyssandier. Grande et petite mythologies : le centaure au miroir du Grand Siècle. Karin Ueltschi; Flore Verdon. Grandes et petites mythologies. I. Monts et abîmes, des hommes et des dieux, Editions et presses universitaires de Reims, pp.183-207, 2020, 9782374961194. <hal-02286071>

**HAL Id: hal-02286071**

**<https://univ-reims.hal.science/hal-02286071v1>**

Submitted on 30 Sep 2024




HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 - Attribution - Non-commercial use - ShareAlike - International License

## Grande et petite mythologies : le centaure au miroir du Grand Siècle

 <p>Grandes et petites mythologies I Monts et abîmes : des dieux et des hommes</p> <p>sous la direction de Karin UELTSCHI et Flore VERDON</p> <p></p>	Auteur(s)	Bernard TEYSSANDIER
	Titre du volume	Grandes et petites mythologies I. Monts et abîmes : des dieux et des hommes
	Directeur(s) du volume	Karin UELTSCHI, Flore VERDON
	ISBN	978-2-37496-119-4
	Édition	ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, novembre 2020
	Pages	183-207
	Licence	<p>Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence <i>Creative Commons</i> attribution, pas d'utilisation commerciale, pas de modification 4.0 international</p> <p></p>

Les ÉPURE favorisent l'accès ouvert aux résultats de la recherche (*Open Access*) en proposant à leurs auteurs une politique d'auto-archivage plus favorable que les dispositions de l'article 30 de [la loi du 7 octobre 2016 pour une République numérique](#), en autorisant le dépôt dans [HAL-URCA](#) de la version PDF éditeur de la contribution, qu'elle soit publiée dans une revue ou dans un ouvrage collectif, sans embargo.

# Grande et petite mythologies : le centaure au miroir du Grand Siècle



LE mythe du centaure, dont l'origine remonte à l'Antiquité grecque, bénéficia tout au long de l'histoire d'un succès de postérité impressionnant, et sa renommée s'accrut à l'âge classique, du fait notamment de l'importance donnée à l'éducation royale et à ses représentations. Mais avant d'envisager les modalités d'inscription de cette fable dans la France du Grand Siècle, opérons un excursus dans les périodes précédentes afin d'exhumer quelques-unes des lectures auxquelles la légende donna lieu.

Conformément à une tradition antique opposant tant sur le plan des mœurs que des pratiques Nessos à Chiron<sup>1</sup>, le Moyen Âge et la Renaissance interprètent volontiers la figure du centaure dans une perspective morale : la créature réunissant un buste d'homme à la croupe d'un cheval offre ainsi aux mythographes la possibilité de penser la nature humaine dans son rapport au bien et au mal.

Dans le cadre d'une christianisation du mythe païen, le centaure illustre par exemple la propension de l'homme à céder à la bestialité. Deux écarts sont principalement incriminés, au premier chef desquels la luxure. En 1556, Valeriano allègue l'autorité du néo-platonicien Maxime de Tyr et celle d'Hésychius de Jérusalem. La sexuation équestre et la pratique qu'elle induit le conduit à dénoncer les impudens lubriques et les salacités compulsives :

Maximus Tyrius n'entend [...] par le Centaure autre chose que la conjonction de volupté [...]. Et d'autant que la sainte escriture compare les estats et vacations immondes aux jumens et [...] Hesychius Hierosolymitain appelle promptement les paillardes estalons de chevaux [...]. Le mesme est au Pseaume XXXI,

---

1 Gourmelen, Laurent, « Le centaure et les ambivalences du conseiller : Nessos et Chiron », *Dialogues d'histoire ancienne*, supplément 17, 2017, p. 59-74.

« Ne ressembliez pas au cheval ni au mulet », ce que les interpretes exposent, « Ne soyez enflammez de l'amour des femmes, comme chevaux effrenez<sup>2</sup> ».

Mais l'impureté ontologique liée au centaure ne s'arrête pas au seul désir de fornication. Lui sont également imputés d'autres vices, parmi lesquels l'orgueil et l'envie. Dans le *Policratus*, Jean de Salisbury revient sur l'enseignement cynégétique prodigué à Achille pour en proposer une lecture à charge :

Dans la caverne du demi-homme Chiron [...], Achille [...] fut emmené dans les bois pour massacrer les bêtes sauvages. S'accoutumant au meurtre [...], il abandonna toute révérence pour la nature et [toute] peur de la mort. [...] Certes, ceux qui s'adonnent à de telles pratiques [...] progressent de la frivolité à la lascivité, de la lascivité aux plaisirs sensuels et s'étant endurcis, passent de là à [...] toutes sortes de choses qui vont à l'encontre de la loi<sup>3</sup>.

Sous la plume du secrétaire de Thomas Becket, Chiron est à la fois un piètre enseignant et un perfide. Par son truchement, Achille perd la mesure des choses et renonce au sentiment de charité. Ses séjours dans la « caverne » du mont Pélion et dans les forêts de Thessalie le transforment en bête brute, avide de chair et de sang. Aussi en vient-il à symboliser le « puissant de la terre ». Il est, écrit Salisbury, ce « violent chasseur devant le Seigneur » (Genèse 10, 9<sup>4</sup>). En somme, le disciple de Chiron incarne l'économie du mal, à la fois moralement et politiquement – « toutes [les] sortes de [pratiques scandaleuses] qui vont à l'encontre de la loi » lui sont imputées.

---

2 *Commentaires hiéroglyphiques ou images des choses de Jan Pierius Valerian [...], mis en françois par Gabriel Chappuys*, Lyon, B. Honorat, 1576, 2 vol., t. I, p. 85-86.

3 Traduction française de Philippe Buc : « Pouvoir royal et commentaires de la Bible (1150-1350) », *Annales*, 44(3), 1989, p. 698. Pour la référence exacte au *Policratus* I, 4, voir n. 26.

4 Ph. Buc, art. cit., p. 698. Dans son *Parergon juris* (livre IX, ch. XIII), Alciat se fait l'écho d'une tradition mythographique faisant de Chiron un maître tyranique : « [...] chez les auteurs grecs [...] on a imaginé qu'Achille et d'autres fils de rois auraient été éduqués par le centaure Chiron parce que les savants et les conseillers des princes, d'ordinaire, sont un peu sauvages de nature, qu'ils ont, un esprit enclin à la dureté », cité par Valérie Hayaert, *Mens emblematica et humanisme juridique. Le cas du Pegma cum narrationibus philosophicis de Pierre Coustau, 1555*, Genève, Droz, 2008, p. 169.

Mais la littérature didactique et édifiante que charrie le temps long du passé ne se réduit pas à ces lectures de réprobation. À la Renaissance, la fable du centaure est aussi l'occasion d'envisager la nature humaine dans une perspective plus favorable. Blaise de Vigenère reprend à son compte l'opposition entre corps et esprit pour célébrer la volonté de rachat d'une humanité blessée. Ainsi la double nature du centaure témoigne-t-elle des deux perspectives d'existence qui s'offrent à l'homme libre – se grandir ou périr :

Il semble que ces deux natures jointes en un seul corps [...] demonstrent cest univers : assavoir celle de l'homme, le ciel ; et du cheval, la terre. Car le chef de l'homme convient fort bien au ciel [...] là où tout ainsi que dedans une citadelle reside l'intellect et portion de la divinité qui est en nous<sup>5</sup>.

Comme d'autres avant lui, Vigenère suggère qu'il est de la dignité du sage de faire triompher l'esprit<sup>6</sup>. *Mutatis mutandis*, on rejoint là l'un des enjeux que la philosophie antique assigne à l'éducation. Comme le soutient après Platon Épictète, la nature humaine est imparfaite<sup>7</sup>. Alors que l'animal est assigné à des tâches précises du fait d'une nature prédéterminée, l'homme doit prendre en charge son propre achèvement. Or, la morale aristocratique qui fonde la légende du centaure promeut l'idée que la vie humaine n'a de valeur que si elle comporte un certain nombre de risques qu'il convient d'assumer pour la transcender<sup>8</sup>. Chiron comprend qu'il ne peut se grandir qu'en s'appuyant sur la droite vertu, tant il est vrai qu'il ne saurait y avoir d'homme véritable que vertueux. Le projet dont « le plus juste des centaures<sup>9</sup> » devient le symbole s'inscrit ainsi dans une éthique et

---

5 « Les Centaurelles. Annotation », in Philostrate, *Les Images ou tableaux de Platte-peinture. Traduction et commentaire de Blaise de Vigenère (1578)*, Graziani, Françoise (éd.), Paris, Champion, 1995, 2 vol., t. II, p. 517.

6 Charles de Bovelles, *Le Livre du sage*, Magnard, Pierre (trad.), in Sozzi, Lionello, « *Un désir ardent* ». *Études sur la « dignité de l'homme » à la Renaissance. Textes*, Torino, Il Segnalibro, 1998, p. 181.

7 [Arrien], *Manuel d'Épictète*, Cattin, Emmanuel (trad.), Paris, GF, 1997, « Introduction » de Laurent Jaffro, p. 7-58.

8 Janssens, Émile, « Le Pélion, le centaure Chiron et la sagesse archaïque », in *Le Monde grec. Pensée, littérature, histoire, documents. Hommages à Claire Préaux*, textes éd. Jean Bingen, Guy Cambrier, Georges Nachtergaele, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1975, p. 336-337.

9 *Illiade*, XI, 832.

une esthétique de la prouesse. Si Chiron le *pedagogus*, le conducteur d'enfant, incarne dès la plus Haute Antiquité la maîtrise d'un savoir universel, c'est qu'il a su réaliser sur les autres ce qu'il avait préalablement expérimenté sur lui-même : chez lui, le désir d'humanité et de culture fut tel qu'il domestiqua sa nature sauvage avant d'exercer sur la jeunesse ses propres talents<sup>10</sup>. En cela, Chiron est bien le centaure philanthrope : comme l'affirme Pindare, il aime les hommes à la hauteur de leur désir d'humanité<sup>11</sup>.

Or à la Renaissance, ces lectures moralisées sont elles-mêmes revisitées par Machiavel pour qui la légende du centaure n'a plus forcément vocation à penser la nature humaine dans son rapport au vice ou à la vertu. Pour le Florentin, cette fable est d'abord politique : elle affirme la nécessité de l'usage de la force et de la prudence non seulement dans le cadre de l'exercice du pouvoir mais dans l'optique de sa conservation et de sa perpétuation.

Dès lors, la nature mixte du centaure<sup>12</sup> ne doit plus s'envisager en termes d'opposition ou de tension mais de complémentarité. Au chapitre XVIII du *Prince*, Machiavel célèbre les mérites d'un précepteur « mi-bête mi-homme », prêt à s'appuyer sur les lois – en individu réfléchi et respectueux – mais à recourir si besoin à la ruse de manière à « circonvenir les cervelles des hommes ». Afin de dire la nécessité d'agir en fonction des aléas et non plus des préceptes, Machiavel opère un rapprochement insolite entre le sauvage Nessos et le sage Chiron<sup>13</sup> :

Étant donc dans la nécessité de savoir bien user de la bête, un prince doit [...] prendre le renard et le lion, parce que le lion ne sait pas se défendre des rets, et le renard ne peut se défendre contre les loups. Il faut donc être renard pour découvrir les rets, et lion pour effrayer les loups : ceux qui se contentent simplement d'être lions n'y entendent rien<sup>14</sup>.

---

10 Mauduit, Christine, *La Sauvagerie dans la poésie grecque d'Homère à Eschyle*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. 58-59.

11 *Ibid.*, p. 273.

12 Douchet, Sébastien, « La peau du centaure à la frontière de l'humanité et de l'animalité », *Micrologus. Nature, Sciences and Medieval Societies*, XIII, 2005, [en ligne] <https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01638006>.

13 Ingman, Heather, « Machiavelli and the interpretation of the Chyron myth in France », *Journal of Warburg and Courtauld Institutes*, 45, 1982, p. 217-225.

14 *Il Principe [Le Prince]*, Martelli, Mario (éd.), Larivaille, Paul (trad. et intr.), Marchand, Jean-Jacques (notes), Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 55.

Machiavel privilégie l'idée d'un prince-centaure maître de ses apparences. De la parabole évangélique, il retient surtout les premiers termes : la prudence du serpent doit primer sur la simplicité de la colombe (Matthieu 10, 16). Ce faisant, l'Italien octroie au mot *prudence* des sens nouveaux : point n'est besoin d'être universellement instruit pour être prudent, mieux vaut savoir s'adapter aux circonstances quitte, si la situation l'exige, à mentir<sup>15</sup>.

Savoir « changer du tout au tout » lit-on d'ailleurs dans le *Prince*, de manière à pouvoir « doser les remèdes pour soigner les maladies qui frappent l'État<sup>16</sup> ». Pour le secrétaire florentin, de fait, l'art politique s'apparente à une « thérapie » (un « rimedio ») permettant de « se défendre contre la désagrégation et la ruine<sup>17</sup> ». Double thérapie en réalité, qui passe par « la maîtrise des forces animales et végétales [...] compos[a]nt [la] nature sauvage [du mont Pélion]<sup>18</sup> ». Pour Machiavel, en somme, le centaure est par nature humain et inhumain, et c'est bien « ce “mélange” que doit méditer » l'homme de pouvoir tout autant que le conseiller qui pourvoit à son instruction. Alors que les grands humanistes « tracent pour le prince des programmes d'éducation, qui cherchent à s'adapter au réel, mais restent pour la plupart tributaires de postulats idéalistes », Machiavel « tente de trouver une troisième voie entre l'idéalisme et le réalisme politique<sup>19</sup> ».

La richesse et la variété de ces lectures furent-elles jugées suffisantes par les beaux esprits et philosophes du Grand Siècle pour qu'aucune grille interprétative vraiment originale ne vînt conforter la fertilité de ce mythe en amplifiant sa postérité ? En réalité, la « France classique » fit grand usage de cette fable d'hybridation. Mais sans doute la nouveauté qui accompagna sa réalisation fut-elle moins idéologique que générique. Pour nous en persuader, replaçons la question de l'éducation royale dans le contexte spécifique de l'époque.

15 Selon Thierry Ménissier, « l'ethos de la férocité » théorisé et légitimé par Machiavel à travers la figure du centaure emprunte à l'enseignement des premiers sophistes tout en introduisant une rupture radicale par rapport aux valeurs éthiques qui sont celles de l'humanisme chrétien. Nous renvoyons à l'essai de T. Ménissier : *Machiavel ou la politique du centaure*, Paris, Hermann, 2010.

16 Ordine, Nuccio, *Trois Couronnes pour un roi. La devise d'Henri III et ses mystères*, Hersant, Luc (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2011, p. 25.

17 *Ibid.*, p. 25-26.

18 Ch. Mauduit, *op. cit.*, p. 277.

19 Ménager, Daniel, *Ronsard. Le Roi, le Poète et les Hommes*, Genève, Droz, 1979, p. 152.

En octroyant à l'institution du prince une forme inédite de publicité, notamment par le biais de l'édition, les gouvernements monarchiques successifs étaient parvenus à créer un climat d'émulation propice à l'invention. Pour autant, « l'affermissement de l'absolutisme<sup>20</sup> » avait entraîné un certain nombre de changements dans l'ordre des représentations. Ainsi l'image du maître, et plus encore du maître chargé d'instruire le futur souverain, enregistre-t-elle une certaine érosion par rapport aux siècles précédents : elle n'est plus superposable, par exemple, à celle du philosophe à bonnet, du clerc de cabinet muni de sa férule, comme en témoigne encore l'une des vignettes des *Heures de Jeanne de Navarre*<sup>21</sup>.



*Horæ Johannæ reginæ Navarræ*  
[Les Heures de Jeanne de Navarre],  
vers 1330-1340, BnF,  
Manuscrit 1145. Enluminure  
sur parchemin : en présence de  
sa mère Blanche de Castille, le  
jeune Louis IX, futur saint Louis,  
reçoit un enseignement litté-  
raire sous l'autorité d'un clerc

Autre changement : le prince lui-même, fût-il en âge d'être instruit, ne peut plus vraiment apparaître sous les traits du parfait disciple, de l'apprentif docile et perfectible. « Il est né tout instruit, l'Art ne treuve

20 Mousnier, Roland, *L'Assassinat d'Henri IV. 14 mai 1610*, Paris, Gallimard, 1964, p. 237.

21 *Horæ Johannæ reginæ Navarræ*, f. 85v°. Ouvrage accessible en ligne : BnF, cote NAL 3145.

rien à faire en sa personne, il a de sa naissance ce que tous les hommes n'ont que de leur Estude<sup>22</sup> », écrit Gilbert du Bois-Hus en 1644, à propos de Louis XIV. Cette allégation contredit toute la tradition littéraire des « miroirs » et des institutions du prince puisqu'elle sous-entend que les rois, quel que soit leur âge, échappent à l'humanité commune du fait d'un savoir infus.

Or telle que filtrée par le temps, la légende du centaure s'avère parfaitement adaptée pour traduire ces diverses inflexions. D'abord parce qu'elle alimente le discours d'éloge. Pour les thuriféraires de la Couronne, Chiron représente tout à la fois le pédagogue d'excellence, l'enseignement d'exception et le pouvoir d'omniscience. Sa double nature est le signe d'une compétence démultipliée, d'une extension des champs des savoirs et des pouvoirs. Sur ce point particulier, un véritable consensus se fait jour à l'époque. Tous les pédagogues du Grand Siècle en conviennent peu ou prou : l'enseignement royal ne peut plus se payer de mots, il doit être en prise avec la vie. Ainsi la seule formation d'élite qui vaille pour le prince des Lys doit-elle subordonner la théorie à la pratique.

Ce cadre général étant posé, les modalités d'inscription de la légende varient en fonction des sensibilités et des ambitions. Porte-voix de la tradition lettrée, Guillaume du Peyrat soutient que les œuvres morales de Plutarque constituent la vraie « nourriture » des princes. Ces écrits portent en eux des vérités imprescriptibles qui, gravées dans les cœurs des princes, leur serviront d'utiles viatiques :

On dit que Chiron [...] appâta [Achille] de sang et de moelle de lions [...], cette moelle de lions n'est autre chose que la moelle d'une philosophie vraiment royale [...] qui [...] consistait toute, comme a remarqué Plutarque, en graves sentences et dits moraux<sup>23</sup>.

Thomas Pelletier reprend peu ou prou la même antienne. Repoussant toute velléité d'*effeminatio* et de mignotise, il fait fond sur les valeurs morales de l'ancien Portique pour valoriser un enseignement vivifiant et génèreux :

---

22 Bois-Hus, Gilbert (du), *Le Prince savant. A la Reyne Regente*, Paris, P. Rocollet, 1644, p. 5.

23 *La Philosophie royale du jeu des échecs [...] par G. du Peyrat*, Paris, P. Mettayer, 1608, p. 6-7.

Ce grand Chiron précepteur d'Achille, pour luy faire l'estomach robuste, l'appasta de sang et de moüelles de Lyons. Ce n'est point aussi de ceste peau tendre et délicate qui reluiy extérieurement en nos livres, qu'on doit nourrir un Gentilhomme. [...] il luy faut [...] la moüelle d'une vraye Philosophie, qui le rende un grand homme de bien, [...] car estre fort docte, et avoir les œuvres mauvaises, ce n'est qu'estre homme à demy<sup>24</sup>.

La référence à la morale du Portique, en écho à la légende d'Hercule, tient bien entendu au primat donné à la volonté, véritable aiguillon de vertu. Mais si l'école de Zénon, comme celle de Chiron, fait l'objet de tant d'éloge, c'est aussi parce que les leçons professées le sont à l'air libre : l'espace ouvert de la galerie (*stoa*) et celui du mont Pélion garantissent la qualité d'un enseignement profitable parce que concret<sup>25</sup>.

Dans ces conditions, les héritiers d'une culture du livre sont eux-mêmes conduits à s'adapter. En 1607, David Rivault plaide pour l'alliance des lettres et des armes dans un ouvrage mettant en scène Phénix, le second éducateur d'Achille après Chiron. Tout aussi sévère que du Peyrat et Pelletier à l'encontre d'une pratique du livre dévouée à l'ostentation et au repli sur soi<sup>26</sup>, il tente de justifier la nécessité d'une instruction qui, pour être savante, n'en serait pas moins civile et agréable :

D'où méprise-t-on aujourd'hui le collège et les lieux publics bien qu'ils soient les plus propres à l'instruction tant pour la variété des esprits qui s'y trouvent et s'aiguisent les uns les autres que pour l'émulation qui y est entre compagnons ? Aussi Achille y fut envoyé sous Chiron qui tenait école ouverte [...]. Et d'où vient qu'on rejette la doctrine pédantesque (comme porte le nom vulgaire) qui néanmoins est la plus solide ? Sinon de la façon grossière, rude et revêche dont elle est là baillée [...]. Or la façon et l'air requis principalement à personnes de qualité ne s'apprennent point en ne maniant que

---

24 Pelletier, Thomas, *La Nourriture de la noblesse*, [1604], Paris, J. Sara, 1610, f. 27 r°.

25 Sur la galerie espace d'éducation et de déambulation au xvii<sup>e</sup> siècle, voir notre *Morale par l'image. La Doctrine des mœurs dans la vie et l'œuvre de Gomberville*, Paris, Champion, p. 373-426.

26 Critiques qui empruntent très largement à Sénèque : Chatelain, Jean-Marc, « L'excès des livres et le savoir bibliographique », *Littératures classiques*, 66, 2008, p. 145-160.

des livres. [...] Il n'y a livre qui enseigne ce qu'a de persuasion une entière générosité, pour faire aller le pied et fortifier la main au combat [...]. Il faut s'y être trouvé pour en bien parler<sup>27</sup>.

Dans un esprit d'accommodement, le futur précepteur de Louis XIII soutient la nécessité d'un apprentissage royal adossé à une culture livresque elle-même en prise sur le monde et ses pratiques.

On serait d'abord tenté de croire que Vauquelin des Yveteaux, qui fut le premier précepteur de Louis XIII avant que Marie de Médicis ne mette fin à sa charge en 1611, partage la même opinion dans le texte de commande destiné à instruire le jeune Louis XIV. Mais l'hostilité que le poète voue à ses collègues demeurés en cour après son éviction fracassante l'amène à porter le fer à l'encontre d'une profession qu'il méjuge et méprise, celle des pédagogues et des régents. Le « collègue », écrit-il, sans doute en songeant à ceux qui lui ont succédé auprès de Louis XIII (Souvré, Héroard, Le Fèvre, puis Rivault lui-même), est une école de la « pedanterie solitaire et abstraite<sup>28</sup> ». Fustigeant la tristesse des hommes de bibliothèques, des Yveteaux se fait le chantre d'un enseignement roboratif, plus apollinien que saturnien :

[...] il semble qu'il faille parmi [les princes] un docteur portatif, et qu'il soit, comme ils disent en Espagne, *hombre corriente*, pour ce qu'il ne faut pas s'ennuyer de rebattre les choses<sup>29</sup>.

La référence à peine voilée à l'éducateur d'Achille (« un docteur portatif ») résonne comme une adhésion au principe de ce style équestre vanté par Montaigne dans *Les Essais* – ouvrage dont des Yveteaux recommande d'ailleurs la lecture dans son traité.

Dans le cadre spécifique des représentations liées à l'éducation royale au Grand Siècle, les exemples de ce genre sont légion. Le succès remporté par le maître centaure se manifeste d'ailleurs à l'époque à travers les livres d'emblèmes, formidables relais des lectures charriées par la mythographie. L'épigramme des *Emblematum ethico-politicorum* de Zinzgref (1619) fait ainsi écho aux propos de du Peyrat, de Pelletier,

---

27 Rivault, David Flurance (de), *Le Phœnix d'Achilles en la personne duquel est dépeint le précepteur d'un grand prince*, Paris, D. Le Clerc, 1607, p. 18-19.

28 *Institution du prince*, in *Œuvres complètes de Nicolas Vauquelin*, Mongrédien, Georges (éd.), Paris, A. Picard, 1921, p. 168.

29 *Ibid.*, p. 162.

de Rivault et même de des Yveteaux sur la nécessité d'allier la pratique à la théorie :



Julius Wilhelm Zingref, *Emblematum ethico-politicorum*, 1619, « Exercet utrumque », emblème LXVIII, collection privée. Médaille gravée sur cuivre de Matthäus Merian représentant le centaure Chiron

Le livre d'une main la massue de l'autre  
Cette cy est du corps, cestuy-là de l'esprit,  
Chiron par son exemple à son Achille apprit  
Que pour bien vivre il faut exercer l'un et l'autre<sup>30</sup>.

Matthäus Merian figure Chiron absorbé par la lecture d'un livre, mais la cognée du centaure lecteur indique qu'à tout moment la pratique peut prendre le pas sur la théorie.

Changement de perspective avec le *Nucleus emblematum* (1611)<sup>31</sup> de Gabriel Rollenhagen. L'atelier des Van de Passe représente un centaure chasseur empoignant un serpent. Dans la lignée d'Alciat qui avait consacré à la fable une étude spécifique (« Consiliarii principum », *Emblemata*, éd. 1546), le commentaire

30 Emblème LXVIII, « Exercet utrumque », non pag., dans *Emblematum ethico-politicorum centuria Julii Guilielmi Zingrefii*, [Frankfurt am Main], J. T. de Bry, 1619.

31 V. Hayaert, *Mens emblematica et humanisme juridique*, op. cit., p. 167 sq.

épigrammatique associé au médaillon revêt une portée clairement politique :



*Les Emblemes de Maistre Gabriel Rollenhagen, mis en françois, 1611, « Viribus iungenda sapientia », emblème XCI, collection privée.*

Médaillon gravé sur cuivre de l'atelier des Van de Passe représentant un centaure tenant en main un arc et un serpent

Peu sert au Centaure ces membres vigoureux,  
S'il n'a la prudence du serpent cauteleux :  
Si tu veux d'onc vaincre, il faut que la prudence  
Tousjours face à ta force, une seure assistance<sup>32</sup>.

La ruse serpentine prêtant « assistance » à la force, l'archer *prudent* dispose désormais d'une arme redoutable. On reconnaît là, même s'il n'y est fait aucunement référence, le pragmatisme de Machiavel.

En réalité, rien de surprenant au fait que le nom de l'Italien soit passé sous silence. Le rejet massif dont fut victime l'auteur du *Prince*, notamment en France après la parution de son traité, explique le peu d'empressement des contemporains à s'y référer, sinon pour en contester le bien-fondé<sup>33</sup>. En 1576, Innocent Gentillet avait consacré

32 *Les Emblemes de Maistre Gabriel Rollenhagen...*, Köln, J. Janssonium, 1611, Emblème 91, « Viribus iungenda sapientia », non pag.

33 Balsamo, Jean, « "Un livre écrit du doigt de Satan". La découverte de Machiavel et l'invention du machiavélisme en France au XVI<sup>e</sup> siècle », in Courcelles, Dominique (de) (dir.), *Le Pouvoir des livres à la Renaissance*, Paris, École des Chartes, 1998, p. 77-92.

quelques lignes au célèbre chapitre XVIII, jugeant l'interprétation de Machiavel non seulement controuvée, mais « indigne d'un prince magnanime bien nourri et instruit<sup>34</sup> ». Dans son commentaire des *Emblemata* d'Alciat (1574), Barthélemy Aneau avait fait fi de cette lecture politique, au risque de contredire Alciat lui-même<sup>35</sup>. Certes, en 1577, Claude Mignault révélait au grand jour la source véritable de l'emblème d'Alciat<sup>36</sup>, mais ce geste de restitution reste exceptionnel. Le plus souvent en effet c'est en masquant leur larcin que les littérateurs d'Ancien Régime assurent au mythe du centaure machiavélien une forme de postérité.

Contentons-nous ici de quelques exemples. Le diagnostic porté sur l'état humoral du futur Louis XIII en 1609 par Jean Héroard, son premier médecin – sa complexion est « sanguine, meslee de cholere, le sang surmontant celle-cy<sup>37</sup> » –, fait vraisemblablement écho à cette dualité constitutive du tempérament princier que Machiavel, et à sa suite Alciat et Ronsard<sup>38</sup>, associent au centaure. Dans son traité, l'auteur du *Prince* voyait dans cette créature hybride la possibilité de combattre de « deux manières<sup>39</sup> » – « l'une avec les lois, l'autre avec la force<sup>40</sup> ». Dans son *Institution du prince*, c'est conformément à la nature mixte de celui auquel il dédie son livre qu'Héroard célèbre l'union bénéfique du *furor* et de la modération :

De telle sorte qu'ayant jugé Monseigneur le Dauphin estre sanguin, cholere de sa temperature, j'ay voulu dire que le sang proprement dict, surmonte en quantité les autres, et la cholere apres : et entendre par la cholere, la partie [qui] donne de sa nature la promptitude, et aigüise le sang, tout ainsi que le sang sert de frein et de bride pour retenir [...] ceste briefve et ardante furie<sup>41</sup>.

---

34 *Discours contre N. Machiavel*, d'Andrea, A. et Stewart, P. D. (éd.), Firenze, Casalini, 1974, III, max. XII, p. 329. Cité par V. Hayaert, *op. cit.*, p. 171.

35 *Emblemes d'Alciat, en latin et françois, vers pour vers*, Paris, H. de Marnef et G. Cavellat, 1574, p. 218.

36 *Omnia Andrea Alciati V.C. Emblemata*, Antwerpen, C. Plantin, 1577 : V. Hayaert, *op. cit.*, p. 171, n. 64.

37 Jean Héroard, *De l'institution du prince* [1609], Teyssandier, Bernard (éd.), Paris, Hermann, 2013, p. 63.

38 « L'Orphée », [1563], v. 32-38, cité par D. Ménager, *op. cit.*, p. 150.

39 « Exercet utrumque », emblème LXVIII du recueil de Zingref, voir *supra*.

40 *Il Principe* [Le Prince], éd. M. Martelli, *op. cit.*, p. 54.

41 J. Héroard, *op. cit.*, p. 65-66.

Alors que la vertu d'obéissance et de patience est généralement célébrée par les théoriciens de l'éducation, la colère, souvent méjugée par la tradition morale, n'est plus assimilée à un vice par Héroard, étant même perçue comme un signe de prinerie.

Cet attachement aux bienfaits d'une sauvagerie contenue dans le cadre d'une équanimité humorale se retrouve encore sous la plume de Rodolphe Le Maistre, premier médecin de Gaston d'Orléans : « Les Ames genereuses, déclare-t-il, sont ordinairement subettes par intervalles, à tels bouillons cholériques, que lon doit plustost observer, que se roidir au contraire [...] jusques à ce que l'Esprit rendu à soy, se puisse trouver capable des remonstrances necessaires : en quoy il gist beaucoup de prudence<sup>42</sup> ». On retrouve l'image du maître thérapeute que Nuccio Ordine associe volontiers au centaure machiavélien. L'idée que la fonction d'instituteur du prince revienne de facto à son médecin est ainsi fréquemment mise en avant par les hommes de l'art. En 1609, Jacques Guillemeau, archiatre d'Henri III et Henri IV, loue en ces termes son collègue Héroard :

Vous ne méritez pas moins de gloire que Chiron, puisque vous ne le lui cédez point soit pour l'instruction, soit pour la médecine. [...] Et comme le même Chiron rendit à seize ans son Achille si fort et si gaillard, vous (comme connaissant son naturel mieux qu'aucun autre) le rendrez tel [qu'] il désirera en cet âge de nouveaux mondes, comme Alexandre, et bornera son empire des limites de l'univers<sup>43</sup>.

On le constate, au XVII<sup>e</sup> siècle, en référer à Chiron, c'est le plus souvent conférer à l'enseignement, à la mise en signes du monde, une dimension de gloire. À l'époque d'ailleurs, le bon centaure ne sert pas seulement de faire-valoir aux maîtres d'éducation, il assure aussi la promotion de l'impétrant, en l'occurrence le souverain ou futur souverain, que la monarchie bourbonnienne assimile volontiers à un dieu vivant. Certes, ce geste de reconnaissance n'est pas nouveau. La mythologie rapporte que Chiron compta parmi ses disciples des noms prestigieux – Jason, Hercule, Esculape, Actéon, Pélée et

---

42 Rodolphe Le Maistre, *La Santé du prince, ou le soign qu'on y doit observer*, s. l., 1616, p. 122.

43 J. Guillemeau, *De la nourriture et gouvernement des enfants dès le commencement de leur naissance...*, Paris, N. Buon, 1609, « À Monseigneur Héroard », texte non paginé.

bien entendu Achille. Des sources autorisées rapportent même que les « dieux [auraient bénéficié] de » l'enseignement du bon centaure, « notamment Apollon et Dionysos<sup>44</sup> ». Et sur ce point, la propagande absolutiste emboîta sans surprise le pas à la tradition antique. Un an tout juste après la déclaration de majorité royale, Florentin du Ruau s'exalte à l'évocation des années d'apprentissage de Louis XIII. Faute de pouvoir innover sur la question, il s'évertue à susciter l'adhésion en sacrifiant aux mannes du centaure. Ce faisant, du Ruau célèbre tout à trac Marie de Médicis sa protectrice, le gouverneur et le précepteur nommés par elle, et bien entendu le jeune monarque qu'une instruction choisie et adaptée rend déjà, tel le fringant Hercule, prompt à exercer l'empire :

Achille a eu Chiron et Phoenix [...] qui le nourrissoient de moëlle de Lyons, nostre petit Achille François ayant pour son Nestor ce bon viellard Mareschal de Souvray, ce vray Caton François : il a desja si bien policé ses jeunes actions, qu'elles sont toutes Royalles, rien d'enfantin, toutes actions d'un fils de Jupiter [...]. La Royne grande ouvrière de bonnes mœurs [...] lui a donné un précepteur lequel [...] le sçait nourrir de moëlle de Lyons<sup>45</sup>.

Bel exemple d'irénisme historiographique, surtout quand on met en parallèle cette prose d'encensement avec les libelles composés à la même époque par les plumes stipendiées hostiles au pouvoir en place, ces écrits sulfureux se saisissant de la question éducative pour porter atteinte à l'image de la Couronne, quitte parfois à déprécier celle du souverain<sup>46</sup>.

Il est vrai que la campagne de communication fut parfois difficile pour les gouvernements en exercice, notamment durant les périodes de régence où les opposants au régime (princes du sang, parlementaires, protestants, radicaux...) cherchaient à déstabiliser l'État. Afin de répondre aux attaques relayées par la presse d'opposition, le pouvoir s'engagea alors dans une véritable politique de l'image. En 1443, Jean Valdor est sollicité par Anne d'Autriche

---

44 E. Janssens, art. cit., p. 333.

45 *Le Tableau de la régence de Blanche Marie de Médicis*, Poitiers, A. Mesnier, 1615, p. 339 et 514.

46 Voir le collectif *Le Roi hors de pages et autres textes. Une anthologie*, Reims, Épure, 2012.

pour mettre en images les victoires militaires du feu roi à travers un livre-galerie destiné à justifier l'éducation du jeune Louis XIV<sup>47</sup>. Et les commandes d'État de ce type ne sont pas une exception. Véronique Meyer a montré par exemple qu'après la Fronde, Jean Frosne avait travaillé pour Sébastien de Beaulieu, lui-même chargé par le gouvernement de Mazarin d'assurer la promotion des actions militaires royales. Des passe-partout sur cuivre à même de recevoir des portraits au naturel ou des titulatures furent ainsi réalisés sous l'autorité de Beaulieu. Plusieurs planches complètes dont on a gardé trace permettent d'avancer qu'ont notamment bénéficié de ces commandes des princes du sang ou des hauts dignitaires d'État : Henri de Bourbon-Condé, Louis II de Bourbon-Condé, le cardinal de Richelieu, Vauban, ou encore Gaston d'Orléans<sup>48</sup>. Or parmi les planches conservées au musée des Beaux-Arts de Nancy, deux empruntent au même motif, en l'occurrence celui du centaure.

---

47 L'ouvrage fut édité cinq ans plus tard : *Les Triomphes de Louis le Juste*, Paris, Imprimerie royale, 1649, in-fol.

48 Planche, Marie-Claire, « Le livre et ses figures », *Textimage*, varia 4, 2014, en ligne.



À gauche : Composition passe-partout [Inv.TH.99.15.3266]

À droite : Titulature du roi de France, Louis XIII (1610–1643), présentée dans une composition passe-partout [Inv.TH.99.15.3265.(2)]

Compositions extraites de l'ouvrage de l'ingénieur-militaire Sébastien Pontaut de Beaulieu (mort en 1674) intitulé *Les Glorieuses Conquêtes de Louis le Grand*, Paris, Chez l'auteur, 1643-1694, découpées et remontées sur une feuille vierge complétée au lavis. Estampes sur cuivre signées de Jean Frosne, Nancy, musée des Beaux-arts, Donation Jacques et Guy Thuillier (Cliché : Ville de Nancy, P. Buren)

L'une est un passe-partout couronné des armes de France (page de droite). L'autre (ci-dessus), plus séduisante sans doute dans le cadre de cet article, est un portrait de Louis XIII dont on peut penser qu'il est postérieur à 1642, date à laquelle Beaulieu met ses compétences au service du Royaume<sup>49</sup>.

L'idée d'associer la personne de Louis XIII à Chiron, le maître centaure, est intéressante à plusieurs titres. D'abord parce qu'elle conforte le mythe d'un monarque né sous le signe de l'éducation<sup>50</sup>. Mais aussi parce que ce décor mythologique affecte le portait royal lui-même. Pour nous en persuader, observons les éléments visuels séparément avant d'envisager leur réunion. Disposée au centre du tableau, en prolongement des armes de France qui la couronnent, la titulature inscrite dans le cuivre dessine, du fait de sa dimension épigraphique, l'image d'un roi maître de sa personne, résistant au temps et aux aléas, conformément à l'idéal stoïcien du sage, vainqueur de la Fortune.

49 Meyer, Véronique, « Sébastien Pontault de Beaulieu et la levée du siège d'Arras », *Nouvelles de l'estampe*, 2001, p. 8.

50 Voir notre article : « *Les Roys ne sont jamais enfants*. L'éducation royale au Grand Siècle : avanie ou aventure ? », *Littératures classiques*, 100, 2020, p. 199-207.



La peau du lion de Némée, qui sert de support à cet écriteau, établit par ailleurs un lien de parenté entre Louis XIII et Hercule, manière somme toute convenue de célébrer à la fois la dimension martiale d'un prince de guerre et celle d'un roi de justice, dans sa lutte contre l'adversité. Largement exhibé, ce trophée qui s'écartèle à la vue des spectateurs, introduit d'ailleurs une certaine dynamique dans l'économie générale du tableau, créant un effet conjoint de présence et de fulgurance. Mais le génie de Frosne tient surtout ici à la manière dont il exploite le motif du centaure. En référence à un prince né sous le signe de la balance, le graveur s'ingénie à figurer l'équilibre en disposant harmonieusement le corps de Chiron de part et d'autre de la titulature : avers et buste à gauche, revers et arrière-train à droite. Puis vient le coup de maître, qui tient principalement à l'effet de contraste accompagnant cette réalisation : le centaure tourne et virevolte autour du titre royal, ce qui confère à un portrait somme toute abstrait (le visage du monarque n'est pas représenté au naturel) une puissance de fascination. De ce parti-pris graphique résulte une image ouverte, vouée au déchiffrement. Une fois encore Louis XIII apparaît

en roi d'émotion<sup>51</sup> non pas parce qu'il prend part à l'action (il s'en abstrait en réalité), mais parce qu'il l'inspire. Aussi les spectateurs sont-ils tout à la fois invités à comprendre et à s'émerveiller<sup>52</sup>. Si Chiron armé de la cognée d'Hercule illustre bien ici le *Rex christianissimus* contempteur des vices, la présence du centaure éducateur dont la légende rapporte qu'il initiait ses disciples à l'art de régner dans l'ancre d'une caverne suggère l'idée d'une maestria transmise par infusion, d'une mystagogie, dont seuls les effets sont perceptibles à la raison. L'image offre d'ailleurs à la fois le spectacle d'une domination et d'une *terribilità* : le visage royal, à l'instar de la face divine, n'est pas observable en face à face, seule la vue en miroir est susceptible d'en suggérer l'idée.

Ce tableau de contemplation vient d'ailleurs conforter l'hypothèse d'un imaginaire du centaure dont le xvii<sup>e</sup> siècle se serait nourri pour broser des récits, tisser des intrigues ou encore inventer des figures. Dans l'espace restreint de cette étude, bornons-nous une fois encore à quelques exemples. Le premier emprunte à nouveau au genre emblématique. En 1607, Otto Vænius met en images la poésie d'Horace en associant le *motto Naturam Minerva perficit* à l'une de ses compositions gravées.



Otto Vænius, *Quinti Horatii Flacci Emblemata* [1607], 1612, BnF. « *Naturam, Minerva perficit* », Emblème III. Gravure sur cuivre d'O. Vænius ou de son atelier : l'Inclination vertueuse, agenouillée et soutenue par la déesse Nature, supplie Minerve.

51 Voir notre article, « Louis le Juste, prince d'émotion. Images d'un règne et portraits d'un roi », *xvii<sup>e</sup> siècle*, 276, 2017, p. 477-506.

52 Pastoureau, Michel, « L'illustration du livre : comprendre ou rêver ? », in Chartier, Roger et Martin, Henri-Jean (dir.), *Histoire de l'édition française. Le livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard/Promodis, 1983, p. 602-625.

Le peintre anversois représente l'Inclination vertueuse à genoux, soutenue par la Mère Nature : la jeune Vertu, encore adolescente, supplie Minerve de la hisser au rang d'une humanité supérieure. Conformément au lemme latin, le commentaire de cette image réalisé par Gomberville, qui dédie en 1646 à Louis XIV une *Doctrine des mœurs* démarquée des *Emblèmes d'Horace* de Vænius, recourt à la métaphore du jardin<sup>53</sup> afin de rappeler au prince qu'un travail de *culture* est nécessaire quelles que soient les prédispositions *naturelles* dont on hérite :

Ne te promets pas tout des soins de la Nature,  
Il faut que ton travail accompagne le sien :  
Le champ le plus fertile a besoin de culture  
Et si le laboureur ne l'ensemence bien,  
Il n'y recueille rien.

*Nature* et *Culture* : on retrouve là, en écho amoindri, l'une des lectures moralisées afférentes au mythe du centaure. Autant dire qu'en relayant ce topos moral, Gomberville ne trahit pas Vænius, bien au contraire. D'autant que le peintre s'est à l'évidence lui-même inspiré de la légende antique. Son tableau d'invention rassemble en effet des figures d'hybridation, il illustre l'opposition entre vice et vertu, met en évidence la lubricité animale – se succèdent un couple de perdrix, de taureaux et de chevaux hennissants en passe de s'accoupler –, et plaide, au nom de dignité humaine, pour la nécessité d'une instruction. Ajoutons un dernier détail : la proximité physique des personnages et des coursiers, telle que figurée à droite de l'image, offre aux spectateurs la possibilité d'une réminiscence mythologique, d'une reconstitution mentale par croisement et association.

Le deuxième exemple en faveur d'une mythologie virtuelle du centaure nous entraîne vers les chemins du conte. Prudence, discrétion et efficacité : on serait tenté d'établir des rapprochements entre « Le Chat botté » de Perrault et le *Prince* de Machiavel. Et si l'animal hybride du conte constituait un avatar du centaure auquel Henri Jeanmaire associe la figure de Merlin l'enchanteur<sup>54</sup> ? Ce

---

53 La métaphore horticole est à la fois d'origine biblique (Barclay, Jean, *Le Tableau des esprits*, Choné, Paulette et Taussig, Sylvie (éd.), Turnout, Brepols, 2010, p. 101 et n. 2) et antique (Quintilien, *Institution oratoire*).

54 Jeanmaire, Henri, « Chiron », in *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire*

récit fantaisiste, qui emprunte ses sources à l'Italie (Straparole, Basile), illustre en tout cas quelques-unes des leçons prodiguées par le Florentin au chapitre XVIII de son traité. Contre toute attente, le maître-chat fait mentir le destin, et assure en moins de deux la fortune de son maître nécessiteux en le mariant à la fille d'un roi. Ce faisant, le conseiller conforte sa propre position d'enseignant : lui qui devait finir en « manchon » sauve sa peau, et surtout gagne en crédibilité. Par la maîtrise intellectuelle qu'il exerce sur lui-même, par son « industrie », par son aptitude à savoir jouer des représentations, par son « savoir-faire » qui consiste à faire croire ou à laisser croire, l'animal à *métis*<sup>55</sup>, qui conjugue la ruse de Nessos et la dextérité de Chiron, conduit son maître sur les chemins du monde et l'initie à l'art de régner. Non seulement avec rigueur, application, mais avec la « vitesse » qu'autorise son puissant arrière-train. Ajoutons à cela qu'à l'instar du centaure, le chat de Perrault est aussi habile thérapeute. Il guérit le fils du meunier de sa sottise mélancolie. Il lui enseigne l'art de la conjecture en ne se souscrivant ni aux impulsions ni à l'émotion. Chasseur redoutable, il lui apprend enfin que nécessité fait loi, et qu'en la matière, on peut « tuer sans miséricorde » ou menacer sans vergogne. À ce titre, l'enseignement du grippeminaud est assurément plus pratique que théorique, leçons d'amour et de pouvoir constituant le double volet de cette initiation menée au pas de charge. Aussi ce conte grivois et facétieux peut-il se lire comme un pastiche fin de siècle, comme une parodie galante du genre moralisé des miroirs : pour réussir et pour parvenir, pour asseoir son autorité, point n'est besoin de pratiquer la vertu, mieux vaut savoir, le cas échéant, disposer des apparences en faisant montre de discernement :

C'est que l'habit, la mine et la jeunesse,  
Pour inspirer de la tendresse,  
N'en sont pas des moyens toujours indifférents.

Dernier exemple plaidant en faveur d'un imaginaire du centaure : *Les Aventures de Télémaque*. Certes, aucune référence à Chiron dans

---

*orientales et slaves, t. IX, Mélanges Henri Grégoire*, Bruxelles, Secrétariat des éditions de l'Institut, 1949, p. 263-265.

55 Detienne, Marcel et Vernant, Jean-Pierre, *Les Ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

cette « narration fabuleuse en forme de poème héroïque<sup>56</sup> ». Quant à l'allusion à Nessos, « ce perfide<sup>57</sup> », elle est accessoire. Pourtant, cette fiction édifiante n'est sans doute pas étrangère à la légende antique. D'abord parce qu'une section des *Dialogues des morts* réunit Chiron et Achille. À travers ce texte dédié au duc de Bourgogne et composé sensiblement au même moment que le *Télémaque*, Fénelon soutient, en écho probable à Dion Chrysostome<sup>58</sup>, que l'éducation prodiguée sur le mont Pélion fut un échec, le maître n'étant pas parvenu à dompter la sauvagerie du disciple. Or le dialogue aux Enfers entre les deux protagonistes se conclut sur cette étrange prédiction : « Tu renaîtras, soutient Chiron, après une longue suite de siècles avec du génie, de l'élévation, du courage, du goût pour les Muses, mais avec un naturel impatient et impétueux. Tu auras Chiron à tes côtés. Nous verrons l'usage que tu en feras<sup>59</sup> ». Par cette allusion à la fable antique, Fénelon évoque sans doute sa propre situation : on sait que Bourgogne était un prince opiniâtre. Mais on peut lire aussi cette prophétie en songeant aux *Aventures de Télémaque*, récit initiatique réunissant un héros fougueux et une créature d'hybridation (Mentor-Minerve). Car cette figure composite, à la fois humaine et divine, paternelle et amicale<sup>60</sup>, masculine et féminine, engagée dans l'action et constamment en retrait, dispose de quelques-unes des qualités traditionnellement associées au bon centaure<sup>61</sup>. Comme Chiron, Mentor joue de la lyre, dispose d'un savoir livresque et en même temps sait manier les armes. Son visage est orné d'une barbe, son action est à la fois morale et politique. Le maître de Télémaque s'emploie à faire du fils d'Ulysse un vertueux, il sauve le jeune prince de ses désirs égoïstes (luxure, vanité, orgueil, froideur, ambition), enfin, il l'initie à l'art de gouverner.

56 Fénelon, *Œuvres complètes*, Gosselin, Jean-Edme-Auguste (éd.), t. VII, Paris, Leroux et Jouby, 1852, p. 665.

57 *Les Aventures de Télémaque*, Le Brun, Jacques (éd.), Paris, Gallimard, « Folio classique », 1995, p. 260.

58 Gangloff, Anne, *Dion Chrysostome et les mythes. Hellénisme, communication et philosophie politique*, Brisson, Luc (préf.), Grenoble, Millon, 2006, p. 108-118.

59 *Dialogues des morts composés pour l'éducation d'un prince*, in Fénelon, *Œuvres*, Le Brun, Jacques (éd.), Paris, Gallimard, 1983, t. I, p. 285.

60 Groperrin, Jean-Philippe, « Le maître, le père, l'ami. Pédagogie et fantasme dans les fictions de Fénelon », in Noacco, Cristina, Bonnet, Corinne, Marot, Patrick et Orfanos, Charalampos (dir.) *Figures du maître. De l'autorité à l'autonomie*, Rennes, PU Rennes, 2013, p. 185-198.

61 Voir notre article : « De quoi Mentor est-il l'image ? », *Cahiers du GADGES*, 14, 2016, p. 129-165.

Rappelons encore qu'à l'instar de Chiron, lui-même « translaté » dans les airs à la fin de sa vie du fait de sa condition d'immortel, Mentor-Minerve s'évapore dans les nues une fois le périple achevé.

Ajoutons à cela une pratique pédagogique fondée sur la bienveillance. Bien entendu, Fénelon était à même de transposer ses propres principes éducatifs sans en référer à la légende du maître centaure. Reste que pour mener à bien son entreprise de continuation du récit homérique, il disposait avec la science mythologique de sources particulièrement utiles. L'auteur du *Télémaque* connaissait par exemple les *Images de platte peinture* traduites en français par Blaise de Vigenère<sup>62</sup>, sans doute par le biais de son édition illustrée. Or l'ecphrasis consacrée à « La nourriture d'Achille », associée à une gravure sur cuivre à pleine page, célébrait les avantages d'une attention à l'autre, d'une sensibilité éducative dans le cadre d'une formation héroïsée.



*Les Images, ou Tableaux de platte peinture des deux Philostrates...mis en françois par Blaise de Vigenère...enrichis d'arguments et d'annotations..., avec des épigrammes sur chacun d'iceux par Artus Thomas, sieur d'Embry, Paris, Vve A. L'Angelier, 1614, BnF. Gravure à pleine page, gravée sur cuivre et non signée représentant la nourriture d'Achille par le centaure Chiron.*

62 La fin du livre XVII constitue une réécriture moralisée de l'ecphrasis « La chasse des bestes noires ».

Les « façons de faire en Chiron, écrit Philostrate, paroissent [...] benignes et courtoises ». Le centaure « raddoucist [la] fierté courageuse » de l'enfant, il lui dispense « de petites caresses [et] s'abaisse à pair du garçon auquel il tire de belles et odorantes pommes de son sein ; [...] il lui tend outre plus un gros rayon de miel distillant goutte à goutte, pour l'abondante pasture que les abeilles trouvent en contour<sup>63</sup> ». *Mutatis mutandis*, on retrouve là quelques-uns des fondements de la pédagogie fénelonienne : primauté accordée au lien affectif, économie de la condescendance. Et de fait, même s'il peut faire preuve parfois de sévérité voire de brutalité, Mentor n'exerce jamais sur son disciple la violence du méchant ; même s'il disparaît de sa vue, il demeure à ses côtés.

Aussi ces croisements, ces rapprochements, ces rapports de connivence entre le maître de Télémaque et le maître centaure confèrent-ils aux scènes équestres du *Télémaque* une saveur particulière. Citons-en deux :

Pendant que Télémaque était avec [Mentor], [s]es défauts [...] se diminuaient tous les jours. Semblable seulement à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrents n'arrêtent, qui ne connaît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter, Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvait être retenu que par le seul Mentor<sup>64</sup>.

Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'était un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus. [...] Mais souvent la tempête faisait tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer : alors nous buvions l'onde amère [...]. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venait à passer sur nous, et nous nous tenions fermes [...] de peur que [...] le mât [...] ne nous échappât<sup>65</sup>.

Ces deux interludes introduisent le lecteur dans des univers qui, pour être réunis sous le même vocable (il s'agit toujours d'aventures), n'en témoignent pas moins d'inclinations et d'inflexions nouvelles.

---

63 *Les Images, ou Tableaux de platte peinture des deux Philostrates* [1614], Paris, S. Cramoisy, 1637, p. 291-292.

64 *Les Aventures de Télémaque*, éd. citée, p. 275.

65 *Ibid.*, p. 119.

Le premier reste, du fait de son orientation morale et même martiale, largement adossé à l'univers épique. On demeure dans ce que Daniel Roche appelle « l'héroïsation équestre [...] des gestes et des idéologies cavaliers<sup>66</sup> ». Le second, qui succède à l'épisode de Cythère, est plus mystérieux, plus opaque. De cette embardée périlleuse, de cette chevauchée fantastique résulte, chez le narrateur Télémaque, un sentiment mêlé où la jouissance – « nous nous conduisons nous-mêmes » – côtoie le trouble<sup>67</sup>. Preuve sans doute de la dimension religieuse voire mystique de ce récit d'initiation et d'expiation. Preuve aussi que la figure du bon centaure, du moins telle que transmise par la tradition mythographique, ne suffit plus à définir les liens unissant Mentor à son disciple. C'est le Fénelon chrétien, le maître spirituel, en effet, qui manifeste ici sa présence. Télémaque est non seulement puni par où il a péché, (ses sens sont attaqués : il est privé de lumière, boit « l'onde amère », tremble de froid et de peur), mais l'expérience de l'autorité providentielle dont il mesure sans pouvoir l'évaluer l'intensité à travers ce qu'il faut bien appeler une mortification passe aussi par l'exténuation de sa raison : « J'écoutais et j'admirais [le] discours [de Mentor], qui me consolait un peu. Mais je n'avais pas l'esprit assez libre pour lui répondre »<sup>68</sup>. La volonté s'en est allée, désormais l'esprit est en proie à l'Inconnu du pâtir. Pour peu que l'imaginaire du centaure soit encore à l'œuvre, il y a bien là matière à penser la mythologie à l'aune de la théologie et même de la christologie<sup>69</sup>.



Malgré la tradition évhémériste qui s'est attachée, dès les premiers siècles, à rationaliser l'histoire du centaure, on demeure frappé par la résistance du mythe tout autant que par la richesse des interprétations qu'il a occasionnées. Sans doute l'apport de la France du Grand Siècle

---

66 Roche, Daniel, *La Culture équestre de l'Occident, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle. Connaissance et passion*, Paris, Fayard, t. III, 2015, p. 200.

67 Le Brun, Jacques, *La Jouissance et le Trouble. Recherches sur la littérature chrétienne de l'âge classique*, Genève, Droz, 2004.

68 *Les Aventures de Télémaque*, éd. citée, p. 120.

69 Le Brun, Jacques, *Le Christ imaginaire au XVII<sup>e</sup> siècle*, à paraître. Nous empruntons et renvoyons ici à l'article de François Trémolières, à paraître dans *XVII<sup>e</sup> siècle* : « Jacques Le Brun (1931-2020). Critique textuelle et histoire de la spiritualité ».

à ce monument mythographique demeure-t-il mineur : pour l'essentiel, l'époque recycle une topique. Reste que l'importance que revêt la légende, notamment dans les discours afférents à l'éducation royale, n'en est pas moins remarquable. Du fait de sa coloration héroïque, la figure du centaure sert d'abord à construire l'éloge. Mais sa richesse se déploie aussi dans l'expression d'un imaginaire. Tout au long du siècle s'opère ainsi un glissement : l'approche poétique accompagne désormais l'orientation éthico-politique, qu'il s'agisse d'adosser la perspective héroïque à un exercice iconographique d'application mémorielle (Vænius expliqué par Gomberville), de la soumettre à une autre esthétique<sup>70</sup> (« Le Chat botté ») ou d'en réduire l'éclat par infléchissement (*Télémaque*<sup>71</sup>). Autant dire que cette fable fragilise le postulat d'une séparation nette entre grande et petite mythologie, les liens qu'elle établit entre l'une et l'autre se fondant au contraire sur le principe d'une circulation.

BERNARD TEYSSANDIER

---

70 En 1676, Isaac Bensérade dédie au Dauphin, fils du Roi-Soleil, des *Métamorphoses d'Ovide en rondeaux* (Paris, Imprimerie royale, in-4°). Conformément à l'orientation parodique du livre, la légende des « Lapithes et centaures » est parodiée à des fins plaisantes : p. 374-375.

71 Groperrin, Jean-Philippe, « L'épique mitigé. De l'art d'accommoder les fureurs d'Achille sous le règne de Louis XIV », in Boutet, Dominique et Esmein-Sarrazin, Camille (dir.), *Palimpsestes épiques. Récritures et interférences génériques*, Paris, PUPS, 2006, p. 45-61.